

TRACES DE LA GUERRE DE 14-18 DANS LE « GRAND SUD-OUEST » A TRAVERS QUELQUES PERSONNAGES

Par Jean-Baptiste HIRIART-URRUTY¹

Par le biais de quelques personnages du monde des arts, du sport, de la politique, tous liés au « Grand Sud-Ouest », nous montrons comment la première guerre mondiale a pu affecter les trajectoires de vies des hommes au début du XX^{ème} siècle, comment les événements de la guerre ont eu des conséquences durables après la fin de la guerre, et les traces laissées par ces faits et personnages y compris de nos jours.

La présentation est faite sous forme de « vignettes » historiques indépendantes, allant d'un domaine à l'autre (arts, sports, politique, etc.), chacune illustrant un ou plusieurs des points annoncés au-dessus.

Quand Maurice RAVEL (Saint-Jean-de-Luz) s'engage et compose pour les combattants de 14-18 ([5])

S'il y a bien un nom d'artiste attaché aux villes de Saint-Jean-de-Luz et Ciboure (Pyrénées-Atlantiques (département dénommé Basses-Pyrénées jusqu'en 1969)), c'est bien celui du compositeur Maurice Ravel.

Maurice Ravel, né en 1875 à Ciboure près de Saint-Jean-de-Luz, y séjournait au moment de la déclaration de la guerre. Bien qu'âgé de 39 ans, il décida de s'engager volontaire et se rendit pour cela à la caserne de Bayonne, où sa candidature fut refusée, en raison de sa petite taille et de son poids insuffisant (48 kg)². Il repart à Paris avec sa mère en décembre 1914. Maurice se morfond pendant ce premier hiver de guerre, mais il compose. Il tente de se faire incorporer à Paris. Il s'adresse au mathématicien et député républicain socialiste Paul Painlevé, qu'il avait rencontré dans le salon de Madame Paul Clémenceau, pour se faire engager dans l'aviation naissante avec comme argument son

¹ Professeur émérite de l'université Paul Sabatier de Toulouse. Membre de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-lettres de Toulouse.

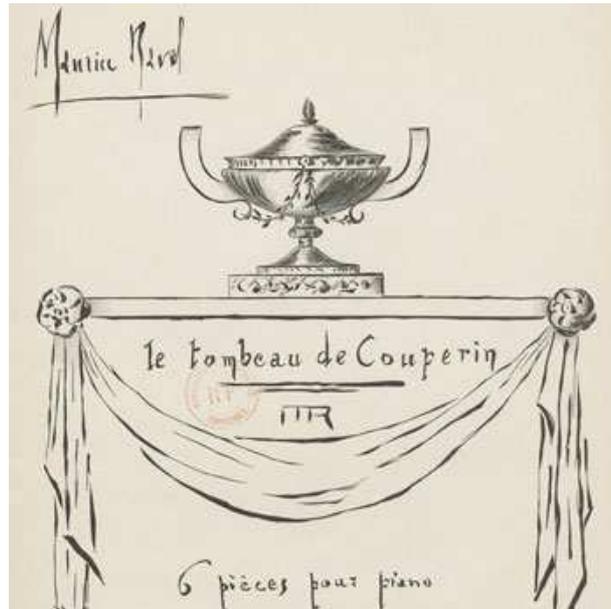
² Le minimum de la taille réglementaire d'un soldat était de 1,54 m ; le minimum de poids réglementaire d'un soldat était de 50 kg.

pois ! Finalement, les demandes de Ravel aboutirent, il est reconnu « apte au service auxiliaire », et il est incorporé à la fin de 1915 comme conducteur au service de convois automobiles. C'est en mars 1916 qu'il est envoyé au front du côté de Verdun. Avec une camionnette qu'on lui a confiée, il ramène du matériel sur le front, et est utilisé comme brancardier tous les trois ou quatre jours. Mais en avril il a un accident de voiture ; lui-même souffre d'une hypertrophie du coeur. Le 1^{er} octobre 1916, il est opéré d'une péritonite à Châlons-sur-Marne. La mère de Maurice Ravel, Marie Ravel, s'éteint le 5 janvier 1917, entouré de ses deux fils. Maurice Ravel, qui avait voulu cacher son engagement à sa mère, est très affecté et tombe dans un abattement profond. C'est à cette époque qu'il commence à souffrir d'insomnies terribles. Son retour dans la zone du front est un échec. Pendant l'hiver 1917, il a les pieds gelés, et il est transféré à Versailles où il est définitivement démobilisé.



Le chétif Ravel soldat ; à droite avec une peau de bique.

En 1918, il peut achever un projet esquissé dès 1914 : *Le Tombeau de Couperin*, six pièces pour le piano, dont chacune est dédiée à un ami, mort au champ d'honneur.



Manuscrit de Ravel ; pièces dédiées à ses amis tués au front.

Ravel, qui a très peu composé pendant ces quatre années de guerre, a été un authentique « poilu ». Sa santé fut profondément ébranlée, et son moral très atteint³.

Le *Concerto pour la main gauche* fut une oeuvre commandée à Maurice Ravel par le pianiste autrichien Wittgenstein, qui, au front, avait perdu son bras droit.

Sortir de la guerre, résister aux tentatives de replis nationaux, c'est ce que souhaitent des musiciens comme Ravel qui refusent d'assigner des frontières à la musique ([13, p. 110]). Déjà, contacté pendant la guerre pour faire partie de la Ligue nationale pour la défense de la musique française, dont l'objectif consistait à « écartier de chez nous, pour longtemps, l'exécution publique des œuvres austro-hongroises », Ravel s'était déjà opposé à tout ostracisme musical, avec cette magnifique réplique : « Il m'importe peu que M. Schönberg soit de nationalité autrichienne. Il n'en est pas moins un musicien de haute valeur. ». Il n'en sera pas de même d'autres domaines comme celui des sciences, où l'ostracisme anti-allemand de la part des milieux français fut exacerbé entre les deux guerres.

³ A cette époque, plusieurs personnages célèbres dont Ravel furent touchés par des maladies grippales. Ainsi, M. Ravel écrit dans une lettre à Mme Dreyfus (10 septembre 1918) : « J'ai été horriblement mal fichu ces derniers temps. Grippe espagnole ? Je n'en sais rien [...] ». Igor Stravinsky avait contracté la grippe (espagnole sans doute) en septembre 1918. Théodore Stravinsky, le fils aîné, se souvient de son père « enfoui sous ses couvertures, claquant des dents, béret basque enfoncé jusqu'aux yeux, ne décolérant pas ». Pour ce qui concerne la grippe espagnole, on se reportera au texte du Dr Alquier dans le présent volume.

De nos jours, le nom de Maurice Ravel est très présent à Ciboure et Saint-Jean-de-Luz : une cité scolaire, un auditorium, une Académie internationale de musique, et un festival de musique (fin août-début septembre en 2018 par exemple).



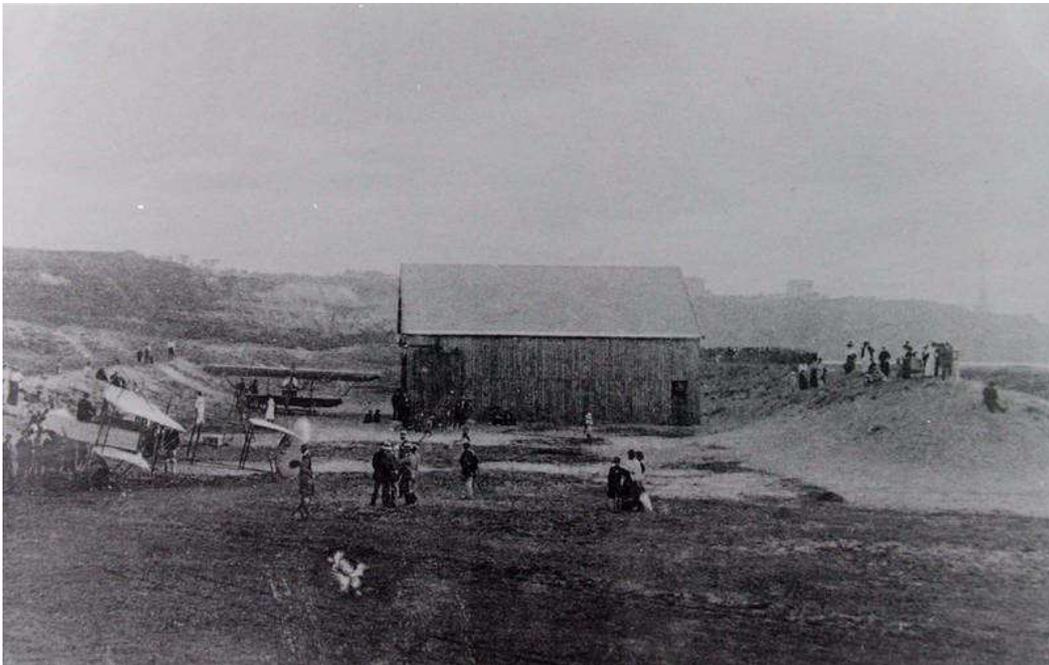
Le pianiste autrichien Paul Wittgenstein (1887-1961)

Georges GUYNEMER : ses débuts dans les Basses-Pyrénées, à Anglet et à Pau ([4])

En 1917 disparaissait George Guynemer, l'un des plus grands aviateurs, des « as » comme on disait, de la guerre de 14-18. Ce qu'on sait moins de son brillant parcours est qu'Anglet (sur la Côte basque) fut le lieu où le jeune homme prit la décision de s'engager dans l'aviation, et que c'est à Pau (en Béarn) qu'il prit ses premiers cours de pilotage.

Georges Guynemer commença sa scolarité comme pensionnaire au collège Stanislas à Paris. Ecolier frêle en raison des séquelles de l'entérite qu'il a contractée lorsqu'il était enfant, G. Guynemer enchaîne les ennuis de santé ; pour autant, il est turbulent et cette attitude est encouragée par les jeux scolaires. En effet, l'époque est à la formation de bons petits soldats par l'école républicaine. Les enseignements pour les garçons couvraient alors également le maniement des armes : l'escrime, le tir à la carabine, etc. autant de domaines où G. Guynemer se fait remarquer. En classe, ses talents sont moins évidents. L'été, G. Guynemer accompagne sa famille en vacances. Paul Guynemer, le père, choisit d'ailleurs des destinations climatiques qui peuvent améliorer l'état de santé

de son fils. C'est ainsi qu'à partir de mai 1914, la famille se retrouve à Anglet, dans la villa Delphine louée pour la saison. Quelques semaines après, la guerre éclate... Beaucoup de jeunes de l'époque avaient une fascination pour l'aviation débutante, pour G. Guynemer c'était même une passion. En juillet 1914, alors que l'Europe se prépare à la guerre, le jeune homme (il a à peine 19 ans) passe ses journées à aller voir décoller et atterrir les avions à la Chambre d'Amour et à Blancpignon (deux quartiers d'Anglet). En effet, depuis 1911, un petit aérodrome avait été aménagé sur la plage. La longue piste, droite et plate, avec un sable fin et compact empêchant les roues de s'enfoncer, offrait un existe de 3,5 kilomètres. Les aviateurs de Pau s'en servaient comme escale.



**Aérodrome aménagé sur la plage de la chambre d'Amour à Anglet,
quand Guynemer y allait voir l'aviation balbutiante.**

Réformé en raison de sa faible constitution (il pesait alors 50 kg et était marqué par les séquelles de ses maladies infantiles) alors qu'il cherchait à s'engager, G. Guynemer rêve de participer à la guerre aux commandes de l'une de ces nouvelles machines volantes. Mais ce qui est un handicap pour l'infanterie, est un avantage pour l'aviation. Dans ces premiers aéroplanes, chaque kilo compte, comme pour les avions actuels d'ailleurs ! G. Guynemer va donc annoncer à sa famille qu'il voudrait être aviateur de guerre. La bénédiction paternelle lui est acquise, et il se rend au bureau de conscription de

Bayonne. Et sans surprise, la visite médicale conduit à ce qu'il soit ajourné en raison de sa maigreur. Paul Guynemer essaie de plaider la cause de son fils Georges, pour que celui-ci intègre... la cavalerie. Rien n'y fait. Dépité, Georges écrit à l'abbé Chesnais, préfet de division au Collège Stanislas : « *Dussè-je me coucher au fond d'un camion automobile, je veux aller au front : j'irai* ». Ni les recruteurs de Bayonne ni son père n'ont évoqué la possibilité de l'aviation de guerre. Il est vrai que l'armée de l'air n'est vraiment constituée qu'à partir de 1912. Mais à Anglet, G. Guynemer voit des aviateurs... Et finalement, puisque personne n'évoque cette possibilité, il prend les devants et accoste un pilote qui vient d'atterrir à Anglet pour lui demander comment s'engager dans l'aviation. Le pilote lui conseille de se prendre à Pau, où le capitaine Bernard-Thierry commande une école de pilotage. Plusieurs facteurs vont alors se conjuguer pour, finalement, G. Guynemer puisse intégrer cette école : l'ardeur du jeune homme et ses bonnes connaissances en mécanique, la recommandation appuyée de son père... Mais G. Guynemer n'est recruté que comme élève-mécanicien le 22 novembre 1914. Très vite, le poste de mécanicien ne suffit plus au jeune Guynemer qui demande à nouveau à son père de jouer de ses relations pour le faire devenir élève-pilote. Et l'ancien saint-cyrien connaissait plusieurs généraux susceptibles de lui accorder quelque passe-droit... Dans l'armée de la Troisième République, de tels « coups de piston » étaient monnaie courante. G. Guynemer devient ainsi élève-pilote le 26 janvier 1915. Le jeune homme effectue sa première sortie de roulage le 1^{er} février, puis ses premiers vols en février-mars 1915. G. Guynemer a enfin atteint son but : voler sur un avion !



Le malingre Guynemer au pied d'un de ses coucous.

Même dans les airs, G. Guynemer est difficile à cadrer... un peu tête brûlée, un peu casse-cou. Mais nous sommes en pleine guerre et l'armée a besoin de pilotes. Georges poursuit donc sa formation aérienne. Le 21 mars 1915, il est envoyé à l'école d'Abord (Cher), où existe toujours une base militaire aérienne. En dépit d'une formation rapide et accélérée, G. Guynemer passe son brevet de pilote militaire.

Cantoné au rôle de patrouille et de renseignement, Georges Guynemer a, les premiers temps, peu de contacts avec les combats. A partir du mois de juillet, il effectue ses premières opérations de bombardements, et c'est à cette occasion qu'il est confronté à la première attaque allemande. Un certain Charles Guerder, qui accompagne Guynemer sur ce vol, est un mécanicien-mitrailleur de 23 ans, originaire de Moselle. Affecté à l'escadrille dite « des cigognes » (en raison de leurs incursions dans le ciel alsacien), il est associé à Georges Guynemer pour les sorties militaires. Si c'est le pilote qui est à la manœuvre du monoplan Parasol Morane, c'est bien Charles Guerder qui est aux commandes de la mitrailleuse. Guerder touche mortellement l'aviateur allemand qui les avait pris en chasse, mais eux-mêmes, plombés par l'artillerie ennemi, doit se poser en catastrophe. L'équipe Guynemer-Guerder est récompensée de la médaille militaire le 4 août.

La suite de la carrière de Georges Guynemer est mieux connue, il nous paraît inutile de la développer, jusqu'à ce 11 septembre 1917 où il est abattu au-dessus de Poelkapelle (Belgique).

Guynemer : Voilà un exemple de destin brisé, de trajectoire coupée, à moins de 23 ans... et on sait que, comme lui, il y en a eu des millions de jeunes. Rappelons qu'en France, 27% des hommes de 20 à 27 ans ont été tués !

Si le département des Pyrénées-Atlantiques a pu se spécialiser dans l'aviation, on le doit avant tout à Pau, où les frères Wright ont pu faire leurs premières démonstrations en France. Les premiers élèves se recrutent chez les jeunes casse-cous de la bonne société en villégiature aussi bien à Pau que sur la Côte basque. A partir de 1917, l'aérodrome de la Chambre d'Amour accueillera une base militaire pour les hydravions.

Les traces du souvenir laissé par Guynemer sont encore palpables dans le Sud-Ouest, témoins :

- des rues ou avenues portant son nom à Anglet, Dax, Bordeaux, Pau, Castres, Toulouse, Montpellier,...
- des lycées professionnels portant son nom à Oloron (Pyrénées Atlantiques), Toulouse,...

La ville d'Anglet a célébré en automne 2017 la disparition de celui dont la vocation de

pilote est née dans cette ville, par plusieurs animations et manifestations.

Jean-Pierre BRANA (Bayonne) : d'une guerre mondiale à l'autre ([8])

Brana est un nom répandu dans le Sud-Ouest, y compris de nos jours. Un groupe scolaire au nord de Bayonne est dénommée « Jean-Pierre Brana »... Mais qui était Jean-Pierre Brana ? C'est encore la guerre de 14-18, de ses conséquences sur les hommes, et de l'histoire de Bayonne dont il sera question à travers ce personnage.

Jean-Pierre Brana est né le 28 novembre 1894, à Saint-Esteben, un petit village du Pays basque situé sur la route allant d'Hasparren à St Palais (Pyrénées-Atlantiques). Sa mère Marie décède en 1900. Elle laisse 4 orphelins, dont le dernier Jean-Pierre Brana, âgé de 5 ans. Il sera élevé par sa sœur Romaine. Il est très bon élève et devient instituteur. Il se fait remarquer pour ses talents sportifs, en pelote et en rugby.

En 1914, c'est la guerre... il est très vite enrôlé et envoyé à Saint Cyr pour devenir officier. Presqu'à la fin de la guerre, le 9 juin 1918, jeune-lieutenant, sortant des tranchées à la tête de ses soldats, il est gravement blessé à la jambe droite, et laissé pour mort sur le champ de bataille. A cause de sa blessure, il ne pourra pas marcher plus de 500 m à pied jusqu'à la fin de sa vie.



Le soldat J.-P. Brana.

Ajout de sa main : « *Quel fourbi ! Et pourtant tout ce que je porte ordinairement n'est pas là* »

Après la Grande Guerre, J.-P. Brana reprend sa place dans l'enseignement primaire, il devient directeur d'école et il prend en charge les problèmes des basques. On l'appelle l'avocat des pauvres. Après la première arrive la deuxième guerre mondiale, tellement liée à la première qui en fut sa matrice. Certains historiens défendent le point de vue que l'ensemble des deux guerres fut un seul et même conflit, avec une interruption de vingt ans. Bayonne est en zone occupée, donc sous la botte allemande dès le début de l'été 1940. Pendant l'occupation allemande, J.-P. Brana prend une part active à la Résistance. Il se marie avec Jeanne Angèle Etcheverry, qui l'épouse malgré sa mutilation. Ils ont deux enfants.

Lors de discours dédiés à la Grande Guerre, J.-P. Brana se pose en victime de la guerre dont il évoque la violence qu'il a personnellement vécue en première ligne ; ce faisant, il s'inscrit dans un courant pacifiste largement partagé par nombre d'instituteurs dans l'entre-deux-guerres. Extrait d'un de ses discours : « *Le héros est mort, l'invalidé seul demeure... () Ne regardez jamais la guerre à travers cette atmosphère légendaire romanesque tissée de galons et de décorations. Considérez-là avec vos yeux les plus réalistes et vous ne verrez que ventres ouverts, figures en bouillie, membres déchiquetés, vos mamans qui pleurent, vos fiancées qui pleurent, les orphelins qui réclament leur père. ()* ».

Alors qu'il n'appartient à aucun parti politique, mais de sensibilité de gauche, il devient maire de Bayonne lors des élections municipales d'avril-mai 1945. Maire de 1945 à 1947, il aura à gérer la terrible période de pénurie post-seconde guerre mondiale.

Grand invalide de guerre à 23 ans, J.-P. Brana fut fait officier de la Légion d'honneur en 1936, puis commandeur de la Légion d'honneur en 1945.



J.-P. Brana, maire de Bayonne à l'issue de la deuxième guerre mondiale.

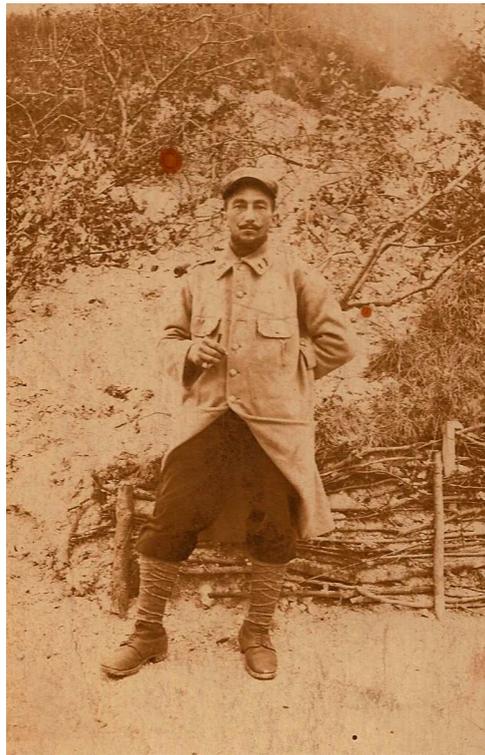
Retiré de la vie politique pour raisons de santé, il sera jusqu'à sa mort respecté et consulté par tous. Il décède en 1972, il aura vécu 78 ans.

J.-P. Brana a écrit des textes qui parlent de la violence de la guerre, un exemple en est donné plus haut. A son avis, elle transforme les hommes, en bêtes sauvages, mêmes ceux qui ne sont pas violents. Il ne pardonne pas à la guerre ce qu'elle a fait de lui.

Voici un extrait de ce qu'il en disait : « *La guerre a fait de nous, non seulement des cadavres, des impotents, des aveugles. Elle a aussi, [...] réveillé en nous d'antiques instincts de cruauté et de barbarie. Il m'est arrivé [...] à moi qui n'ai jamais appliqué un coup de poing à quiconque, à moi qui ai horreur du désordre et de la brutalité, de prendre plaisir à tuer. [...]* » (Extrait du « Discours de notre camarade Brana, directeur d'école à Bayonne, à l'occasion de la remise de la rosette qui lui était faite », Cahiers de l'Union fédérale, 15 août 1936. Cité par Antoine Pros, Histoire sociale de la France au 20^{ème} siècle, cours I.E.P., Paris, E.N.S.P., 1972-1973, pages 205-206).

Vincent MOULIA (Nassiet, Landes) : le seul rescapé du peloton d'exécution... ([12])

Le département des Landes, département rural s'il en est, a été touché par la tuerie de 14-18 plus que la moyenne : plus de 11 000 tués, soit 3,72% de la population totale ; un imposant ouvrage récent ([9]) liste tous les tués du département. Mais il y a un landais dont l'histoire mérite d'être rappelée, c'est celui de Vincent Moulia, le seul condamné à mort pour mutineries en 1917 qui ait réussi à fuir.



Le soldat V. Moulia.

Né le 27 mai 1888 à Nassiet dans les Landes, Vincent Moulia a été mobilisé à Pau au 18^{ème} RI en 1914. Il a été blessé au combat par deux fois. Il a reçu la croix de guerre en mai 1916 à Verdun et il est promu caporal. En 1917, le caporal Moulia prend part les 4 et 5 mai aux combats pour la prise de Craonne. Vingt officiers et 824 hommes du 18^{ème} sont tués. Moulia est proposé pour une citation. Le régiment part alors en repos dans le Tardenois, à Villers-sur-Fère (aux confins de la Marne et de l'Aisne). Le 27 mai, jour de la Pentecôte, il fait chaud et on boit beaucoup. Les esprits s'échauffent à la nouvelle que le 18^{ème} doit remonter en ligne à la place d'un autre régiment. Des troubles se produisent. Tout finit par rentrer dans l'ordre le lendemain soir. Douze soldats sont néanmoins traduits devant le conseil de guerre qui se tient à Maizy le 7 juin.

Cinq condamnations à mort sont prononcées dont celle de Moulia qui, malgré plusieurs témoignages en sa faveur, est reconnu « coupable d'avoir participé comme instigateur à une révolte commise sous les armes ».

Durant la nuit qui précède l'exécution, Moulia réussit à berner son geôlier, profite du désordre créé par un bombardement sur Maizy pour s'enfuir. Là débute une histoire rocambolesque, étalée sur plusieurs dizaines d'années.

Il se cache d'abord dans son village de Nassiet jusqu'en mai 1918. Sur le point d'être dénoncé, il passe en Espagne via le Pays basque. Il ne rentre en France qu'en 1936, expulsé par Franco car il a pris parti pour les républicains. Il bénéficiera plus tard d'une amnistie, mais sans retrouver ses droits de combattant. Moulia n'obtient la carte du combattant qu'en 1952, suite à l'intervention du maire de Pau. Lors d'une émission historique restée célèbre, Alain Decaux avait demandé : « *Qui rendra sa croix de guerre au caporal Moulia ?* ». Les journaux avaient enchaîné sur le sujet et, résultat de la puissance des médias, le 11 novembre 1979, à Nassiet, il reçoit à nouveau la croix de guerre des mains d'un ancien combattant de 14-18. Vincent Moulia est mort le 28 décembre 1984, le jour où on fête... les Saints-Innocents.



Plaidoyer d'A. Decaux dans France-Soir pour réhabiliter V. Moulia.

Sur les dizaines de mutins de 14-18 condamnés à mort et exécutés, Vincent Moulia demeure le seul à avoir échappé au peloton d'exécution. Lui que l'institution avait condamné pour l'exemple, est finalement devenu le symbole de la résistance à

l'arbitraire.

Un autre « gars du Sud-Ouest » faisait partie des cinq condamnés à mort en même temps que Vincent Moulia, il s'agit de Jean-Louis Laplacettes. Originaire d'Ardus (vallée d'Aspe), Laplacettes fut fusillé pour l'exemple le 12 juin 1917 (avec deux autres soldats), après dix jours d'enfermement et d'attente d'une remise de grâce, dans un silo à betteraves, en compagnie de Vincent Moulia. Son nom a été apposé sur le monument aux morts de son village natal en mai 2009.

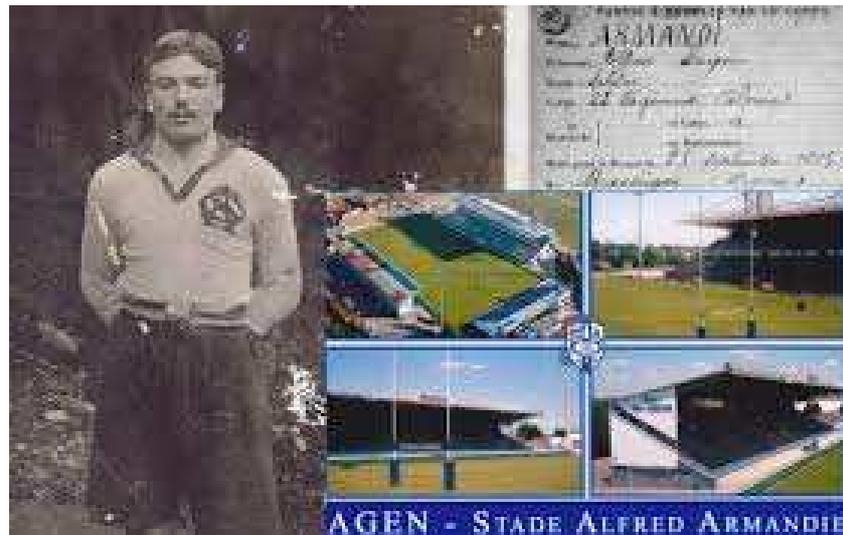
Les sportifs du Sud-Ouest dans la guerre de 14-18 ([1])

Il nous est arrivé d'écouter des reportages radiophoniques ou télévisés où le commentateur commence par « *Ici le stade Maurice-Boyau à Dax* », ou « *Nous sommes en direct du stade Aimé-Giral de Perpignan* », ou encore « *Beau match en perspective au stade Armandie à Agen* »... Qu'ont de commun ces dénominations d'enceintes sportives ? Eh bien, elles portent le nom de sportifs connus à leur époque, joueurs rugby en l'occurrence, qui ont été tués au combat lors de la guerre de 14-18. La multiplicité de ces appellations, dans le Sud-Ouest comme en France, montre une nouvelle fois combien cette guerre meurtrière a touché toutes les catégories sociales et les traces mémorielles qui ont suivi et continuent jusqu'à nos jours.

Dans notre coup d'oeil furtif, commençons par le rugby, sport plus populaire que le football au début de la guerre en 1914.

Agen (Lot-et-Garonne).

Le stade, utilisé essentiellement par le club de rugby à XV (le SU Agen) porte le nom d'Armandie. **Alfred Armandie** (1884-2015) est celui qui a introduit le rugby à XV à Agen. Il est mort en septembre 2015 à Massiges (département de la Marne) alors qu'il servait au 22^{ème} régiment d'infanterie coloniale.



Biarritz (Pyrénées-Atlantiques).

C'est communément Stade d'Aguilera qu'on appelle le stade où évolue l'équipe de rugby de Biarritz (le BO : Biarritz Olympique), et pourtant sa vraie dénomination est Stade Léon-Larribau. **Léon Jean Larribau** (1889-1916) était un demi de mêlée, ayant joué au CA Périgueux puis au Biarritz Olympique ; il fut international à six reprises (de 1912 à 1914). Larribau est mort au champ d'honneur le 31 décembre 1916 à Louvremont (près de Verdun). Le stade d'Aguilera (du nom du propriétaire du parc du même nom) fut rebaptisé Léon-Larribau en son honneur dans les années cinquante, mais il faut reconnaître que l'appellation Aguilera est davantage utilisée de nos jours. La plaque apposée sur la maisonnette qui sert de musée historique du Biarritz Olympique, à l'entrée à l'est du stade, est encore là de nos jours pour marquer cette mémoire de Léon Larribau (*cf.* photo dessous). On peut imaginer que l'appellation Léon-Larribau soit réaffectée au stade, plus officiellement, lorsque le complexe sportif dans lequel il se situe sera reconfiguré, comme c'est le projet à Biarritz. Il suivrait ainsi le chemin pris par le Stade d'Ernest-Wallon remplaçant Stade des Sept-Deniers à Toulouse, mais le complexe sportif d'ensemble y conservant l'appellation Sept-Deniers.



**L'équipe de France de rugby, à Paris en 1912.
Le petit Larribau, au 1^{er} rang, le 3^{ème} en partant de la gauche.**



**Plaque actuellement sur la maisonnette qui sert de musée historique
du Biarritz Olympique, à l'entrée à l'est du stade Aguilera**

Dax (Landes).

La ville de Dax érigea en 1924 une statue à **Maurice Boyau** devant le stade municipal, sculpture en aviateur toujours bien visible à l'entrée. Capitaine du quinze de France, Maurice Boyau est mobilisé dès le début de la guerre dans l'infanterie, puis en 1915 il devient pilote après une formation. Maurice Boyau fut un as de l'aviation qui remporta 35 victoires contre l'ennemi. Il fut abattu à 30 ans, le 16 septembre 1918, soit deux mois avant l'armistice.



M. Boyau, aviateur.

Le stade omnisports a été rebaptisé Maurice-Boyau en 2000-2001, c'est le stade résident de l'équipe de rugby à XV de la ville, l'US Dax. Il sert aussi pour d'autres manifestations sportives, par exemple comme point d'arrivée de ladite Feriascapade, course pédestre organisée depuis plus de vingt ans en ouverture des fêtes de Dax à la mi-août. Les coureurs ont ainsi l'occasion d'apprendre, en lisant au bas de la statue qui le représente en aviateur, qui fut Maurice Boyau.



Entrée du stade Maurice-Boyau à Dax.

Viella (Gers).

A l'occasion du 11-Novembre 2014, le conseil municipal de Viella dans le Gers a décidé de dénommer officiellement le terrain de sports de la commune, Stade Henri-Lacassagne. De qui s'agit-il ? **Henri Lacassagne**, né à Viella en 1883, a été quatre fois champion de France de rugby avec le Stade Bordelais UC. Il a été également deux fois international au poste de demi de mêlée. Mitrailleur, Henri Lacassagne a été tué dans son avion lors d'un combat aérien le 14 septembre 1918 à Saint-Michel, dans la Meuse.

Perpignan (Pyrénées-Orientales).

A Perpignan, trois stades rappellent ce que la France doit à ses joueurs de rugby : le stade Aimé-Giral, le stade Jean-Laffon, le stade Gilbert-Brutus.

Stade Aimé-Giral. Aimé Henri Jean Giral, né en 1895 à Perpignan et mort le 22 juillet 1915 à Somme-Suippe, est un joueur de rugby à XV ayant joué au poste de demi d'ouverture à l'Association Sportive Perpignanaise (ASP). À même pas 19 ans, Aimé Giral est le demi d'ouverture de l'ASP lors de la finale de 1914 contre le Stadoceste Tarbais ; c'est lui qui passe la transformation délicate de l'essai de l'équipe perpignanaise de la 76^e minute de la finale, offrant ainsi le premier titre de champion de France à son club. Comme six autres de ses coéquipiers, l'Aspirant Aimé Giral, du 80^{ème} Régiment d'Infanterie de Narbonne, est tué lors de la Première Guerre mondiale, 14 mois après la finale.



Le joueur Aimé Giral.

Le stade de Perpignan dans lequel évolue l'équipe de rugby à XV actuelle, l'USAP, porte aujourd'hui son nom, Stade Aimé-Giral.



Entrée principale du stade Aimé-Giral.

Stade Jean Laffon. De 1908 à 1940, le Stade de la route de Thuir a accueilli le club de rugby à XV de Perpignan. Le 12 février 1922, il devient le Stade Jean-Laffon, du nom du vice-président de l'AS Perpignan tombé au champ d'honneur lors de la première guerre mondiale. En son honneur, et en l'honneur des 7 joueurs du club tués pendant le tragique conflit, un monument aux morts sera dressé dans l'enceinte du Stade. Le club catalan, non propriétaire du stade, se repliera en 1940 sur le Stade Aimé-Giral (voir plus haut) dont il venait de faire l'acquisition. Le stade Jean-Laffon devint alors le stade du XIII catalan. À partir de 1962, le rugby à XIII prit ses quartiers au nouveau stade Gilbert-Brutus (voir ci-dessous).

Stade Gilbert Brutus. Le stade Gilbert-Brutus est un stade de rugby à XIII à Perpignan. Il est depuis 2007 le stade de l'équipe des Dragons catalans, club évoluant en Super League, le championnat européen de rugby à XIII.

Le stade porte le nom de Gilbert Brutus en mémoire du joueur, entraîneur, dirigeant et arbitre français de rugby à XV, né en 1887 à Port-Vendres et, pour fait de guerre, décédé le 7 mars 1944 à Perpignan. Gilbert Brutus fut observateur en ballon pendant le conflit de 14-18, frôlant plusieurs fois la mort avant de la trouver, trente ans plus tard, héroïque résistant, sous les tortures de la Gestapo.



Le joueur G. Brutus.



Entrée principale du stade Gilbert-Brutus.



« Héraklès archer » par Antoine Bourdelle. Monument en mémoire des sportifs morts à la guerre de 1914-1918, Toulouse. Erigé en 1925 sur l'instigation de Paul Voivenel, médecin toulousain passionné de rugby, à qui l'on doit par ailleurs les premiers travaux sur les conséquences psychiques des traumatismes vécus par les soldats.

Cahors (Lot).

Lucien Desprats (1889-2016) était un grand sportif et excellent rameur de l'Aviron cadurcien, pilote pendant la Grande Guerre. Il pratiquait aussi le rugby. Mobilisé dès 1914, Lucien Desprats fut affecté dans l'aviation au 10^{ème} régiment d'infanterie. L'appareil de ce sous-officier fut abattu au-dessus de Bethincourt (Meuse) le 9 novembre 1916 ; il réussit à atterrir mais décéda dans l'ambulance dans l'heure qui a suivi.

En 1919, l'Aviron cadurcien crée une section rugby dont le stade se trouve face à l'Aviron dans l'île de Cabessut. Le 16 janvier 1921 a eu lieu l'inauguration du stade, au nom de Lucien Desprats.

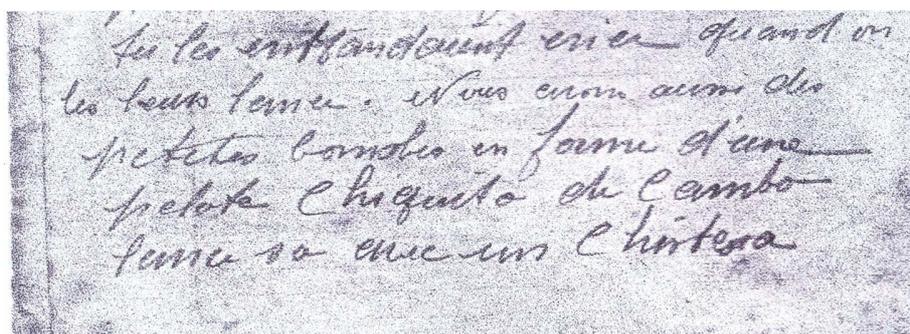
Cambo-les-Bains (Pyrénées-Atlantiques) ([6]).

Joseph Apesteguy (1881-1950), surnommé « **Chiquito de Cambo** »⁵, est certainement le joueur de pelote basque à chistera⁶ le plus célèbre. Champion du monde de la spécialité très jeune, à 17 ans, (de cette époque date son surnom Chiquito = Le petit), il conservera le titre sans discontinuer de 1900 à 1914, puis de 1919 à 1923. Vous avez compris que l'interruption est due à sa mobilisation pendant la guerre.

Chiquito s'engage dans l'armée française dès août 1914 ; comme la plupart des basques, il est incorporé au 49^{ème} régiment d'infanterie de Bayonne. Il participa à toute la campagne contre l'Allemagne (notamment aux combats du Chemin des Dames de 1915) et fut même blessé. Une légende est attachée au nom de Chiquito et à son action lors de la guerre, je l'ai toujours entendue durant mon enfance (au Pays basque). Chiquito était mitrailleur et lanceur de grenades dans les tranchées. A 33 ans, il était dans la force de l'âge et, comme nous l'avons dit, champion du monde en titre. Une citation de mars 1917 le qualifie de « *grenadier d'élite* ». Plusieurs témoignages indiquent qu'il lançait des grenades avec la *bolea* (modèle ancien de chistera) qu'il avait emportée sur le front. Ces grenades étaient des petites bombes en forme de pelote, de près d'un kilogramme. La distance parcourue par ces lancers était au moins 60 m, bien au-delà des 20 m atteints par un lancer à la main, ce qui surprenait les combattants allemands. Le journal d'un soldat allemand de 14-18 raconte à sa famille « *qu'il recevait des grenades lancées de loin par un français avec un panier d'osier* ».

⁵ Cambo ou Cambo-les-Bains est une bourgade située à 15 km de la frontière espagnole, à une demi-heure de route de la Côte basque. De 2000 habitants environ en 1914-1918, elle est passée à plus de 6000 habitants aujourd'hui. On ne peut parler de Cambo sans évoquer Edmond Rostand ... Celui-ci mourra de la grippe espagnole le 2 décembre 1918, âgé d'à peine 50 ans.

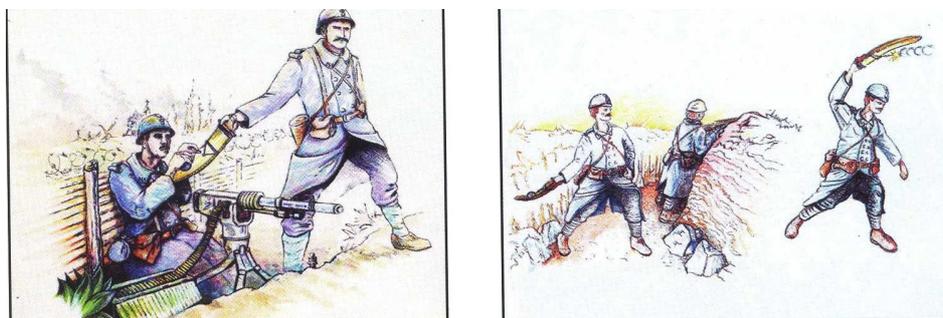
⁶ Le *chistera* est un panier en osier en forme d'ongle, appelé aussi « gant », prolongeant le bras lors de la pratique de l'une des spécialités de pelote basque (« *joko garbi* » ou « *petit gant* », « *grand gant* », « *cesta punta* »,...).



Extrait d'une lettre envoyée à sa famille par un basque, datée du 1^{er} février à Vendresse.



Petite bombe ou grenade en forme de pelote



Simulation d'un lancer de grenade par Chiquito de Cambo, aidé d'un soldat

Après la guerre, Chiquito lui-même n'en parlait pas,... Il a d'ailleurs mal fini, pauvre, vivant de subsides et d'aides publiques.

Des recherches et témoignages exhumés récemment ([6]) laissent à penser que ce qui a été décrit plus haut n'est pas une légende mais bien une histoire vraie.

La mémoire de Chiquito de Cambo est encore vivace au Pays basque : noms de rues dans plusieurs villages ; sa tombe, une stèle commémorative, un trinquet et une

brasserie à son nom, à Cambo-les-Bains, sa ville natale. A Paris, c'est le fronton construit pour les Jeux Olympiques de 1924 qui porte son nom.

Conclusion

Les quelques exemples que nous avons présentés, que l'on pourrait multiplier à l'infini, y compris en se limitant au « Grand Sud-Ouest », montre combien la Grande Guerre a été une grande « bifurcation de l'Histoire » pour beaucoup de jeunes français du début du XX^{ème} siècle : trajectoires de vie stoppées net, suites de vies bouleversées. Les éléments de mémoire qui subsistent de nos jours (plaques commémoratives, dénomination d'édifices publics comme les stades) doivent être l'occasion, chaque fois que l'occasion se présente, de faire de la « pédagogie de la mémoire » sur cet événement terrible qui a marqué par ses conséquences tout le XX^{ème} siècle, et qui a encore des effets induits, à retardement, cent après.

Références

1. *Le sport sur tous les fronts*. L'Equipe magazine, spécial centenaire 1914-1918, n° 1672, août 2014.
2. *La guerre de 14/18 à travers la lecture du Courrier de Bayonne et du Pays basque*. Fascicule Buruxkak 1, publication de l'association Culture-Patrimoine de Saint-Pée-sur-Nivelle (Pyrénées-Atlantiques).
3. *Senpere in memoriam*. Fascicule Buruxkak 10, publication de l'association Culture-Patrimoine de Saint-Pée-sur-Nivelle (Pyrénées-Atlantiques).
4. S. Micoud. *Georges Guynemer, Episodes 1 à 6*, in La Semaine du Pays basque (hebdomadaire), novembre-décembre 2017.
5. E. Rousseau-Plotto, *Maurice Ravel, compositeur et soldat*, in *La première guerre mondiale entre Nivelle et Bidassoa. Témoignages d'une époque*. Sous l'égide de Jakintza. Editions Arteaz (2017). Pour une biographie détaillée, voir *Ravel, portraits basques*, du même auteur, réédition augmentée d'un ouvrage, publié chez Atlantica en 2016.
6. Guy Lalanne, *Joseph Apesteguy, dit Chiquito de Cambo*, in *La première guerre mondiale entre Nivelle et Bidassoa. Témoignages d'une époque*. Sous l'égide de Jakintza. Editions Arteaz (2017).

7. J.-C. Buisson, *1917, l'année qui a changé le monde*. Editions Perrin (2016).
8. *Qui est Jean-Pierre Brana ?* EB@N, le portail de l'action éducative de Bayonne (Avril 2014).
9. *10000 landais morts pour la France en 1914-1918*. Publié sous l'égide du Centre Généalogique des Landes, Société Borda de Dax. Editions Atlantica.
10. *Monuments aux morts du Pays basque de la Grande Guerre*. Publié sous la direction de J. Pontet sous l'égide de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne. Editions Koegui (2016).
11. E. Mailharrancin, *Les Basques au Chemin des Dames. La prise de Craonne et les mutineries de 1917*. Editions Elkar (2017).
12. Vincent Moulia, in www.meslandes.fr/vincent-moulia-evade-pour-lexemple/, septembre 2015.
13. *1918, Comment la guerre nous a changés*. Revue L'Histoire, numéro spécial de juillet-août 2018.